

Prenez la vie côté cabane ! L'imaginaire de la cabane et ses utilisations architecturales et publicitaires dans le Sud-Ouest

Marie-Dominique Ribéreau-Gayon*

*When I wrote the following pages, (...)
I lived alone, in the woods,
a mile from any neighbour,
in a house which I had built myself,
on the shore of Walden Pond, (...)
and earned my living by the labour of my hands only.
I lived there two years and two months.
At present I am a sojourner in civilised life again.
H.D Thoreau, 1995 : 3.*

Les premières lignes de l'autobiographie de Thoreau résument l'essentiel de ce que tout un chacun ressent intuitivement comme caractéristique de la cabane, du mode de vie, du type d'économie et de rapport à la nature qu'elle incarne : autoconstruction d'un abri de bois à la frontière entre la terre, l'eau et une zone de végétation dense ; dépendance vis-à-vis des ressources naturelles pour la survie de l'occupant ; distance aménagée temporairement et volontairement entre soi, les autres et la civilisation. Ce modèle type ne rend toutefois pas compte de l'extrême diversité des cabanes qui voue à l'échec toute tentative pour dresser une typologie.

En effet, du simple toit de branchage posé sur des piquets à la résidence secondaire auto construite en passant par la cabane de bidonville, l'échantillon est si vaste qu'on ne voit guère quel critère fiable pourrait guider une typologie : les caractéristiques techniques ou esthétiques, la nature ou la provenance des matériaux, l'époque ou le mode de construction, les milieux d'implantation, la destination de

* Montuard , 33670 Créon

la cabane ou ses usages effectifs ? Chaque cabane est pratiquement un cas unique et c'est bien là son charme. En outre, la mobilité qui la caractérise complique encore les choses car une cabane peut passer rapidement d'un état, d'une fonction ou d'un lieu à l'autre.

Face à ce problème et pour essayer de cerner quelque peu l'unité pressentie de cet objet polymorphe et fuyant, nous avons choisi de traiter ici de ce que leurs utilisateurs et la population autochtone des Landes de Gascogne désignent communément et spontanément par le terme de "cabane" même s'il existe des termes spécifiques pour certaines d'entre elles. Cette approche, nous le verrons, présente l'avantage d'organiser certains des *typoi* mentionnés ci-dessus, sinon en une typologie formelle, du moins en un ensemble signifiant.

Baraques et cabanes : du mépris au désir

"Cabane" est le terme générique employé pour désigner les cabanes de berger, de résiniers¹, d'ostréiculteurs, de pêcheurs et de chasseurs. Il n'existe pas d'autre terme pour les cabanes de résiniers, d'ostréiculteurs et de pêcheurs en mer. En revanche, il existe des termes spécifiques pour les cabanes de bergers (*parcs* ou *mesons*²), celles de pêcheurs fluviaux (*pontons* ou *carrelets*) et celles de chasseurs (*gabions* et *tonas* pour la chasse au gibier d'eau, palombières et *jouquets* pour la chasse aux colombidés).

Il faut faire deux remarques préliminaires. La première est que "cabane" n'est pas un terme péjoratif, loin s'en faut, alors que celui de "baraque", utilisé pour désigner les habitations de type bidonville dont on trouve quelques exemples dans la banlieue bordelaise, est fortement péjoratif. Au contraire de la "baraque", la "cabane" est un objet fort convoité, notamment par la bourgeoisie qui sait profiter des failles de la législation ou des contrôles pour s'en emparer³ (Voir illustration A couleur). Pour satisfaire leur rêve de cabane ceux qui ne peuvent mettre la main sur une véritable cabane se contentent de résidences secondaires construites dans un style qu'on peut qualifier de "cabaniste" et qui combine les caractères formels visibles de la cabane dont le bois est le plus évident. Par ailleurs, afin de concilier

¹ Les résiniers ou gemmeurs extraient la résine de pin. Présent dès les premières années de notre ère, le gemmage a été pratiqué à une échelle industrielle de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à sa disparition vers 1975.

² Les termes en italiques sont soit du franc gascon soit du français régional.

³ Les rôles du Service des Affaires Maritimes montrent que 14 % des occupants des cabanes de la presqu'île du Cap-Ferret sont "sans titres" ou "non ayant droit" – formules jésuitiques pour ne pas dire "illégaux" – et, parmi eux, nombre sont des hommes de loi. Les cabanes de pêcheurs du domaine fluvial sont plutôt investies par les grands maïsiculteurs et sylviculteurs qui acquittent une licence de pêcheurs professionnels pour se donner les apparences de la légalité.

les exigences d'espace d'une maison moderne avec la petite taille des cabanes, un "effet cabane" est produit visuellement en multipliant de petits volumes imbriqués qui nanifient la construction et suggèrent des ajouts successifs et/ou en utilisant des bardages alternativement verticaux ou horizontaux qui créent l'illusion d'un ensemble bricolé au coup par coup. Le développement spectaculaire du néoarchaïsme cabaniste sur le Bassin d'Arcachon depuis les années quatre-vingt souligne que, contrairement à la "baraque" – entachée de pauvreté et de marginalité extrêmes –, la "cabane" n'est pas un pis-aller, mais un lieu *choisi* connoté positivement (Voir illustration n°1).



Illustration n°1 : Néo-cabanes d'une résidence pour vacanciers en fin de construction (Novembre 1999) au Cap-Ferret. La quasi-absence d'ouvertures au rez-de-chaussée tend à minimiser l'effet visuel produit par l'existence d'un étage, innovation en matière de cabanes. (Photo MDRG)

La seconde remarque est que, dans l'inventaire ci-dessus de ce qui est communément reconnu comme "cabane", ne figurent ni les abris de jardin ni ceux de vignes. Si seule une partie de la Gironde viticole est située dans les Landes de Gascogne cette partie se trouve cependant, pour l'essentiel, dans la même aire linguistique que celle où le terme "cabane" est largement utilisé. Ce n'est donc pas une frontière linguistique qui peut expliquer une telle distinction entre "cabane" et "non cabane". Elle procède bien plutôt de l'idée de tradition, de "patrimoine culturel", attachée aux cabanes et non aux abris de jardin et de vignes. En effet, certains villages de cabanes de la côte nord-ouest du Bassin

d’Arcachon sont des sites classés, protégés par les Bâtiments de France au titre de patrimoine bâti vernaculaire⁴ mais toutes sont pensées par leurs utilisateurs et une large partie de la population comme signes d’un patrimoine culturel. Qu’est-ce donc alors qui, aux yeux de ses utilisateurs, définit une cabane ? Quelques exemples permettront de cerner la question.

Habiter la cabane, travailler au chai

Les cabanes dites d’ostréiculteurs (qui peuvent faire office de restaurants, de poissonneries ou de résidences de plaisanciers) sont en général en bois cependant, celles du port d’Audenge, par exemple, sont en parpaings. Elles peuvent être simples ou doubles. L’occupant – légal, toléré ou illégal – peut y vivre en permanence ou non. Par-delà cette diversité déroutante il reste une constante. En effet, deux constructions identiques et côte à côte peuvent être désignées par deux termes différents, “chai” ou “cabane”, termes qui tantôt se recouvrent et tantôt restent distincts. Ainsi, quand l’ostréiculteur dispose de deux constructions il appelle “chai” celle où s’effectue l’essentiel du travail de manutention des huîtres et “cabane” celle où vit la famille. Quand il n’en possède qu’une, il l’appelle “cabane” si elle sert à la fois de lieu de vie et de lieu de travail. Si elle ne sert qu’au travail elle est dite uniquement “chai”. Cette distinction traditionnelle est d’ailleurs officialisée dans les documents administratifs.

De la même manière, le pêcheur fluvial – professionnel ou officiellement amateur – possède souvent deux abris sur pilotis reliés par une passerelle. L’ensemble est appelé *ponton* ou *carrelet* mais ces termes désignent aussi, plus spécifiquement, le seul abri situé au-dessus du fleuve et où se trouve le matériel de pêche. Il peut aussi être appelé “cabane de pêche”. Le second abri, situé à l’arrière, est la cabane proprement dite c’est-à-dire l’endroit où le pêcheur fait la cuisine et reçoit ses visiteurs. “Quand il y a deux cabanes il y en a une qui sert mettons comme là, pour le manger, le canapé, tout ce qui s’en suit et puis y a l’autre c’est la cabane de pêche, il doit y avoir une table, une chaise, le mât, le moulinet, pour que les gens soient à l’abri en été comme en hiver”, dit M.Md. S’il ne dispose que d’un seul abri on constate souvent que le pêcheur l’appelle *ponton* lorsqu’il parle de ses activités de pêche et “cabane” lorsqu’il évoque de bons repas ou de joyeuses parties. S’il ne fait qu’y pêcher alors il ne parle que de *ponton*.

⁴ Cette “protection” s’accompagne de prescriptions sanitaires et esthétiques – telles que l’incitation à employer des couleurs pastel pour les huisseries et l’obligation d’utiliser des tuiles romaines pour les toitures – qui vont à l’encontre des pratiques traditionnelles et aboutissent à la production de ce que Chiva et Dubost (1990 : 28) appellent des “monuments vernaculaires fictifs”.

Le même type de *distinguo* régit la dénomination des parties d'une palombière. Celle-ci se compose de tunnels semi-enterrés et d'un ou plusieurs postes de guets suivant la taille de l'ensemble. Dans tous les cas, ce que le *palomaire* appelle "la" cabane, sans aucun qualificatif, c'est le poste de guet principal, celui où il a installé son poêle, sa cuisinière, sa table, ses réserves de vin et de conserves alors qu'il désignera les postes de guets secondaires par des expressions telles que "la petite cabane", "la cabane ouest", "la deuxième cabane".

Les édicules des vignobles et jardins sont, quant à eux, spontanément appelés "chais", en général, ou, éventuellement, *cabanots* mais pas "cabane", sauf si le visiteur citadin, journaliste ou ethnologue insiste pour employer ce mot. Les chais ne servent qu'à entreposer du matériel de travail, à abriter les casse-croûte ou les siestes des travailleurs. Entièrement consacrés au travail de la terre, il est exceptionnel qu'on y invite des amis pour le plaisir.

Autrement dit, ce qui confère le statut de cabane à part entière c'est le fait d'y avoir des activités autres que celles qui ont motivé sa construction et, en particulier, recevoir la famille, les amis et leur offrir un repas digne de ce nom. Le même partage entre lieu de travail et lieu de vie traverse la documentation d'archives : dans les demandes d'autorisation de construction rédigées au XIX^e siècle les auteurs (bergers, résiniers, charbonniers, bûcherons, etc) parlent de "hangar" quand il s'agit d'abriter du matériel, de "*parc à brebis*" pour les moutons mais de "cabane" quand ils ont l'intention d'y vivre périodiquement avec leur famille.⁵

C'est dire qu'une cabane n'est jamais ici une construction à vocation strictement professionnelle ou fonctionnelle : le mot renvoie aussi à des usages ludiques et au type de relations sociales ou familiales qu'on y entretient. À tel point que la frontière entre les domaines professionnel et ludique est parfois des plus floues comme le fait remarquer ce responsable des Affaires Maritimes : "Les ostréiculteurs utilisent les cabanes en plaisanciers mais faut pas leur dire ils diront que c'est pas vrai ! Ils n'y vont que pour chasser ou alors l'été, avec des amis."

Le point zéro de la civilisation

Rassembler sa famille ou des amis autour d'un repas cuisiné, et donc avoir la possibilité de faire la cuisine, est un marqueur fort de la cabane au point d'occulter parfois totalement l'activité officielle. Que fait-on dans une palombière ? "On mange, on boit, on écoute le poste", répond un *palomaire* à ceux qui penseraient qu'il chasse (*Sud-Ouest*,

⁵ Archives Départementales de la Gironde, série 7M545.

15/10/90) ! Et il ne s'agit pas là simplement de minimiser l'acte de chasse, souvent impopulaire hors de la région, car le discours sur la nourriture est tout aussi prégnant dans les autres cabanes. Cela met en évidence deux choses. D'une part, le fait que les occupants, principalement des hommes, se livrent à des activités domestiques dans un lieu qui ne relève pas de la sphère du domestique et, si leur manière d'effectuer les tâches domestiques est sommaire, c'est que la cabane est une "alternative masculine et brute à la maison familiale où les femmes veillent à l'ordre et à la propreté" (Vincent, 1987 : 64). D'autre part, qu'ils y recréent une sociabilité symboliquement importante : "La chasse à la palombe, est, dans notre région, autre chose qu'un simple acte cynégétique. Elle fait partie de notre façon de vivre au pays, de notre patrimoine et de notre richesse culturelle. Son succès s'explique aussi par la convivialité qui se crée facilement au *jouquet*", dit un chasseur (*Sud-Ouest*, 30/10/98).

Faire la cuisine aux cabanes – c'est-à-dire transformer le naturel en culturel – et inviter sont les deux moments d'un même acte symbolique destiné à montrer (à soi-même et aux autres), que, dans sa cabane, l'homme ne joue pas uniquement au sauvage, qu'il est, au contraire, engagé dans un processus d'anthropisation d'un milieu plus ou moins sauvage où il s'exerce à la socialisation. L'élaboration culturelle et sociale autour du repas – acte civilisateur – articule donc la relation des hommes au milieu et des hommes entre eux.

L'insistance sur la convivialité aux cabanes ne doit cependant pas tromper : la cabane n'est pas un lieu ouvert. Dans la région l'expression *se cabaner* signifie, et c'est éloquent, s'enfermer derrière des fenêtres closes, notamment pour se protéger du soleil. Les cabanes ont, d'ailleurs, fort peu d'ouvertures ce qui matérialise l'idée qu'on y dispose de la liberté de se fermer à l'extérieur pour se replier dans l'intimité de soi-même ou de son clan.

Cette fermeture choisie va de pair avec l'idée d'autarcie liée aux cabanes, idée qui procède de deux faits. D'abord du fait que les cabanes sont, en principe, auto construites à l'aide de matériaux récupérés – selon des procédés plus ou moins avouables – ou disponibles dans l'environnement naturel de la cabane. Les procès verbaux dressés dans la seconde moitié du XIX^e siècle par les gardes forestiers du massif landais montrent que tel était alors le cas quand ils décrivent une cabane "construite avec des perches et des broussailles", "couverte en bauge" ou "couverte en broussailles et roseaux"⁶.

Bien que le pourcentage de matériaux achetés ait largement augmenté ces dernières décennies – parallèlement à l'augmentation du niveau de vie – et que toutes les palombières que j'aie pu voir

⁶ AD Gironde série 7M545.

soient, à des degrés divers, construites avec des matériaux achetés, le principe de l'autoconstruction reste posé comme règle absolue : "J'ai acheté un lot de tubes, de ferrailles, j'avais un ami qu'était serrurier qui m'a indiqué où je pouvais en récupérer mais on a aussi acheté des matériaux neufs. Mais habituellement les palombières, sont jamais faites comme ça. (...) Ils mettent des petites traverses en pin, tout en bois, tu te débrouilles pour en trouver, dans la lande, chez des propriétaires y a toujours des pins d'éclaircie. Mais tous les 4-5 ans il faut les refaire. (...) J'avais fait le compte une fois, j'étais arrivé à 100 F le mètre, sans compter le travail hein ! Le couloir de devant, c'est moi qui l'ai fait, tout seul, le couloir ouest c'est moi... la cabane c'est moi..."⁷ (M.PB) La transgression de la règle est doublement euphémisée : d'une part, elle est présentée comme une exception et, d'autre part, mettre en avant la part de récupération et d'autoconstruction permet de limiter la portée de la transgression et de souligner ce qui, dans sa pratique personnelle, reste fidèle au modèle idéal de la cabane autoconstruite. En fin de compte, la liberté dont on dispose n'est pas tant de se dispenser totalement d'argent que de compter essentiellement sur soi-même et ses capacités d'adaptation au milieu à la fois pour faire tenir la maison debout et pour y vivre.

Le second fait est qu'on y consomme, toujours théoriquement, ce qu'on a pêché, chassé ou cueilli. Là encore la réalité contredit le modèle idéal énoncé : "Je vais vous dire : vous attrapez un poisson un jour, vous le mangez, le lendemain vous en attrapez un vous le donnez au voisin, le troisième jour vous le donnez à l'autre voisin et le quatrième jour vous dites, y en a marre ! (Dans mon *ponton*) y avait deux parties que j'ai améliorées, (...) maintenant on a une très grande plate-forme où on se met à 10,12,15, ça dépend si c'est une opération couscous paella ou si c'est une opération bifteck frites", dit M.Cg qui témoigne ici à la fois de la vitalité du mythe de l'autoconsommation et de la réalité des pratiques alimentaires. La seule *possibilité*, théorique, de pouvoir vivre de sa cueillette, suffit cependant à conforter l'occupant dans l'idée qu'il vit dans sa cabane selon la tradition.

Ceci nous conduit aux activités pour lesquelles les cabanes sont érigées. Les cabanes à part entière se définissent non seulement par la commensalité mais aussi par le fait qu'on s'y livre à une activité de prédation, chasse, pêche ou cueillette étroitement liée à l'eau, en règle générale, et aux migrations. On objectera que ni l'ostréiculture ni l'élevage de moutons ni le gemmage ne relèvent a priori de la prédation ou de la cueillette. Pourtant, le rudimentaire pastoralisme

⁷ Cette palombière comporte 600 m de tunnels et 3 postes de guets. Le propriétaire considère en outre qu'il a fait appel à de la main d'œuvre salariée pour environ 5 % du temps total nécessaire à la construction.



landais se contentait de profiter des ressources naturelles de la lande sans culture de prairies ni production de fourrage⁸. Le gemmage, quant à lui, n'est qu'une cueillette élaborée de la résine. Enfin, l'essentiel de la culture des huîtres ne se passe pas aux abords de la cabane de sorte que la récolte se présente comme une cueillette. Mais surtout, quelle que soit leur destination première, toutes les cabanes sont des lieux privilégiés pour la pêche, la chasse, la cueillette de champignons ou de coquillages comme le soulignait plus haut le responsable des Affaires Maritimes (Voir illustration n°2).

Illustration n°2 – L'apéritif entre amis dans une cabane d'ostréiculteur au port d'Audenge (Gironde) – Au mur des filets pour la pêche et, devant la cabane mais hors champ de la photo, une voiture couverte d'autocollants de divers organismes de chasseurs.

Elles sont donc non seulement le lieu privilégié où l'homme "se met en scène dans le rôle d'un *homo naturalis* en quête de ressources naturelles" – pour reprendre la formule de Bernard Picon (1991 : 88) – mais aussi le point zéro de la civilisation à partir duquel il s'érige en *homo sociabilis*.

Carpe diem

La précarité est une autre caractéristique des cabanes communément citée. Elle prend toutefois différentes formes suivant le lieu d'implantation. Ainsi, pour celles situées sur le domaine public ou communal la précarité est institutionnelle : on risque toujours, en principe, de se voir refuser le renouvellement du bail. Le même système – on est propriétaire de sa cabane mais pas du sol – régit la majorité des cabanes du domaine privé dont le maintien dépend alors

⁸ Pour plus de détails on lira Dupuy, 1996.

du bon vouloir du propriétaire du terrain. Enfin, cas rare qui ne concerne que quelques *parcs* et cabanes de chasse, s'il arrive qu'on soit à la fois propriétaire du sol et de la cabane celle-ci est toujours susceptible d'être déplacée en fonction des plantations et des coupes forestières ou des changements de parcours du bétail et du gibier migrateur.

L'éphémérité de principe engage à recourir à des matériaux légers et peu coûteux : on n'investit pas dans le temps. En conséquence de quoi la cabane est un abri fragile qu'il faut sans cesse bricoler afin de le consolider, de l'adapter aux besoins ou aux rêves du titulaire. Néanmoins, plutôt que la nature des matériaux de construction c'est le fait que le droit de jouissance soit temporaire qui fonde la précarité de la cabane et, ni les cabanes en dur ni celles occupées toute l'année ne font exception à la règle. Ainsi, 60 % des cabanes ostréicoles de la côte noroît du Bassin d'Arcachon sont habitées en permanence. Or, même dans ce cas le séjour est pensé comme un privilège provisoire – car soumis à divers aléas, naturels, institutionnels ou sociaux – dont il faut jouir dans l'instant. Dans les résidences secondaires de style cabaniste l'association fragilité-liberté-jouissance provisoire est matérialisée tant par les matériaux et la conception architecturale que par les noms donnés à certaines : la plus célèbre, à la pointe du Cap Ferret, s'appelle ainsi *Carpe Diem*⁹.

L'absence de futur explique, me semble-t-il, toutes les formes d'excès que les ethnologues ont recensées dans les cabanes et qu'on retrouve en Gascogne. Je pense aux transgressions, aux plaisanteries licencieuses que Christian Bromberger (1982) et Annie Hélène Dufour (1988) ont analysées, aux repas pantagruéliques dont parle Claudie Gontier (1991), aux prélèvements sans précautions pour l'environnement qui impliqueraient de se projeter dans le futur. Or, l'éphémère cabane n'engage pas à une telle projection : "Mais, autrefois, des coquilles Saint Jacques, on en ramassait des pleins seaux ! On savait plus quoi en faire, on en donnait, pff [des quantités]...on en jetait même ! Maintenant y en a plus, c'est la pollution, la peinture des bateaux, il paraît", dit l'épouse d'un ostréiculteur. Si donc, dans la réalité, l'instabilité est moins grande qu'il n'y paraît, il reste que la précarité, objective et/ou postulée, nourrit l'imaginaire de la cabane et entraîne des comportements singuliers qu'on qualifiera de juvéniles, puérils ou régressifs, selon le point de vue. Parmi ceux-ci la recherche de la satisfaction immédiate des désirs les plus primaires, alimentaires surtout, tient une place prépondérante. Tous les auteurs soulignent, en effet, l'abondance du discours sur la séquence idéale – idéale tant par sa brièveté que par

⁹ *Carpe diem*, formule d'Horace (*Odes*, I, 11, 8), renvoie ici tant à la durée de vie de l'homme qu'à celle de la cabane et du système qu'elle matérialise. Le magazine *Maisons et Bois* (août-sept.1997 : 16-21) a consacré un reportage à cette maison menacée par l'érosion maritime.

le rapport à la nature qu'elle dénote – : on attrape son poisson, on le fait cuire, on le mange¹⁰.

La cabane est donc un abri minimal – voire utérin – où l'on est à la fois dedans, protégé, et dehors, soumis à toutes les variations climatiques du fait de la minceur des cloisons. Un lieu liminal aussi car toujours en limite de quelque chose : limite entre intérieur et extérieur, entre autorisé et interdit, mais aussi limite de forêt, limite de terre et d'eau, limite entre le visible et l'invisible car la cabane idéale c'est celle d'où on voit sans être vu (Voir illustration B couleur). Bref, la cabane n'est pas qu'un édifice : quand on parle ici de cabane c'est à un système de relations aux ressources naturelles, au temps, aux hommes qu'on se réfère. Et ce n'est pas particulier au terrain gascon.

Depuis les années quarante, les recherches ethnologiques consacrées à l'architecture vernaculaire ont eu bien du mal à dépasser le cadre de l'exploitation agricole dans lequel leur initiateur, G.H Rivière, les avait inscrites. Peu convaincus par les typologies bancales produites jusque-là, Chiva et Dubost (1990) ont proposé pour leur part de se tourner plutôt vers l'analyse des fonctions des constructions en considérant que leur forme est la résultante de ces fonctions et de leur histoire et en prenant en compte le paysage dans lequel elles s'inscrivent ainsi que leur perméabilité aux valeurs de la société globale. Les cabanes landaises dont les liens avec l'espace rural agricole sont extrêmement distendus ou inexistants incitent à aller plus loin encore dans cette voie et à traiter la cabane non pas comme un édifice dans un milieu, les deux évoluant conjointement, mais comme un système dans lequel la construction est l'élément central qui met en évidence l'existence et le fonctionnement du système.

Une réalité statistiquement insaisissable

Plus spécifique aux landes est la profondeur historique des cabanes, leur profusion et les usages contemporains qui en sont faits. En 1875, le répertoire des toponymes recensait déjà, pour la seule Gironde, 85 lieux-dits "cabane", au singulier ou au pluriel et sous différentes graphies. Mais, comptabiliser les cabanes elles-mêmes aujourd'hui s'est avéré mission impossible. Il n'existe, en effet, aucun recensement global même pour les cabanes d'ostréiculteurs et les *pontons* pourtant soumis à des baux et des taxes. Les cabanes d'ostréiculteurs d'une même commune peuvent relever de plusieurs administrations (Ponts et Chaussées, Affaires Maritimes, Conseil Général, etc.). La gestion des *pontons* est, quant à elle, tronçonnée par portions de rivières or,

¹⁰ Nombre de restaurants baptisés "La cabane" évoquent cet idéal alléchant.

certaines parties de l'estuaire de la Gironde sont en Charente Maritime et il faut donc moduler les données des Services Fluviaux. Quant aux *tonas*, *gabions*, *jouquets* et palombières il n'existe que des données incomplètes pour celles du domaine public et strictement rien pour celles, les plus nombreuses, du domaine privé ou communal.

Tableau n°1 : Évaluation du nombre de cabanes en Gironde¹¹

CABANES	DOMAINE	Avant 1914	Aujourd'hui	Total
Pastoralisme				
<i>Parcs</i>	Communal et privé	8 000	100	100
Gemmage				
Résiniers	Forêt domaniale et privée	1 000	100	100
Ostréiculture	Public maritime	1 500	1 500	1 500
Pêche				
<i>En mer</i>	Public maritime	52	52	
<i>Pontons</i>	Public fluvial et maritime ¹²	0 ¹³	1 500	
Chasse				
<i>Tonas & gabions</i>	Public maritime	?	500	8 677
	Public fluvial	?	30	
	Privé et communal	800	1 330	
Palombières & Jouquets	Privé	?	4 000	
<i>Pantes</i>	Privé	?	1 317	
<i>Pylônes</i> ¹⁴	Privé	?	1 500	
TOTAL		11 352		11 929

La synthèse ci-dessus (tableau n°1) ne peut donc être que partielle. Seules les estimations basses ont été retenues. Ainsi, je n'ai comptabilisé que 1500 *pontons* alors qu'un reporter de FR3 Aquitaine les estime à 2300. Pour ce qui est de l'évaluation des palombières j'ai croisé deux estimations : l'une à partir du nombre de chasseurs de palombes établi par la Fédération des Chasseurs de la Gironde divisé par 4,3, chiffre qui correspond au nombre moyen de chasseurs par palombière selon l'estimation de B.Traimond (1982 : 90) pour les Landes ; l'autre en mettant bout à bout des données fragmentaires sur

¹¹ Les nombres en italiques sont des évaluations, ceux en romains résultent de données précises ou relativement précises. Ce laborieux travail n'a pu être réalisé que pour la Gironde ; il semble qu'on puisse se faire une idée du nombre de cabanes sur l'ensemble des Landes de Gascogne en multipliant les données de ce tableau par 1,5¹² La Garonne relève du domaine fluvial alors que la Gironde relève du domaine maritime.

¹³ Les *pontons*, construits entre les anciens chemins de halage et les rivières n'ont pu se développer qu'après la seconde guerre mondiale, quand on a cessé d'utiliser les chemins de halage pour la navigation.

¹⁴ Les *pantes* à alouettes et les *pylônes* à tourterelles ne comportent pas toujours de cabane. On a évalué celles-ci à la moitié des installations recensées.

quelques communes ou cantons et en extrapolant aux communes ou cantons analogues. Les deux procédures aboutissent au même résultat ce qui lui donne quelque vraisemblance. Pour les *tonas* du domaine privé et communal j'ai eu recours aux photos aériennes¹⁵ et aux cartes d'État Major qui permettent de repérer les lacs de *tonas* (artificiels ou naturels aménagés) et donc, vraisemblablement les *tonas*. En somme, le vide statistique traduit la fluidité des cabanes qui échappent aux classifications administratives, esthétiques ou typologiques.

Aussi approximative et insatisfaisante que soit cette évaluation elle indique que les cabanes sont loin d'être un phénomène numériquement marginal : on peut estimer que 7 à 8 % de la population fréquente régulièrement ou occasionnellement une cabane.

Par ailleurs, la muséification en cours des cabanes ostréicoles ne doit pas occulter la dynamique actuelle de construction de cabanes, de chasse surtout. En effet, en 1907, Audebert (1994 : 78-79) ne recensait que 35 palombières, une par village ou hameau, entre Uzeste (Gironde) et Sore (Landes)¹⁶. Dans cette même zone, la commune de Lucmau (736 hectares), comptait en 1950 5 palombières et 412 habitants ; on y trouve aujourd'hui environ 90 palombières et 199 habitants seulement. Le mouvement dépasse d'ailleurs largement sa zone d'origine, les Landes de Gascogne : on construit maintenant des palombières dans toute la Gironde, la Dordogne, les deux Charente, le Gers et même les deux Sèvres. Le canton de Targon, dans l'Entre-deux-Mers, a vu se construire ses premières palombières dans les années soixante-dix et en compte maintenant 98 ; 10 ont été construites sur la seule année 1997 (*Sud-Ouest*, 30/10/98). Phénomène tout à fait exceptionnel en France, semble-t-il, puisqu'on ne construit plus de cabanons à Marseille depuis la dernière guerre (Gontier, 1991 : 116) et que, en Languedoc-Roussillon, la politique vise à contenir toute expansion des cabanons, voire à en réduire le nombre¹⁷.

Le tableau n°1 montre également que le nombre actuel des cabanes de chasse tend à rejoindre celui des cabanes de bergers et de résiniers à la période précédente. Ce n'est pas un hasard. J'ai montré dans d'autres travaux que la chasse avait pris, dans la région, la succession de l'imaginaire lié au pastoralisme et au gemmage (Ribéreau-Gayon, 2001). Depuis la disparition de ces deux activités (la première entre les deux guerres et la seconde à la fin des années soixante-dix), les chasseurs érigent la chasse en rempart ultime de la tradition landaise ; leur discours tend à englober toutes les pratiques qui marquent la singularité des Landes de Gascogne – jeux taurins, gastronomie, élevage en liberté, par exemple – dans la tradition

¹⁵ *Sud-Ouest Nature*, 1981, n°37 : 21.

¹⁶ B. Traimond (1982 : 81) pense qu'il ne s'agit là que des grandes palombières de bourgeois et qu'il devait exister d'autres cabanes plus populaires. Il n'en reste pas moins qu'on est loin de la densité actuelle.

¹⁷ Voir la contribution de J-L Vassallucci ici même.

cynégétique (Ribéreau-Gayon, 2000 a). Alors que les cabanes de bergers et de résiniers ne cessent de disparaître, la vitalité des palombières est un nouvel exemple de la substitution opérée entre les activités emblématiques des landes et la chasse de manière à assurer une certaine permanence du rapport que les Landais entretiennent avec la nature. Quant à l'exportation du "modèle landais" aux départements voisins, elle s'inscrit dans le mouvement contemporain d'extension des territoires identitaires en cours dans toute l'Europe et qui se fait au détriment des micro différences locales (Ribéreau-Gayon, 2000b).

L'imaginaire dont sont investies les cabanes du Sud-Ouest relève donc à la fois de l'imaginaire archétypal décrit dans la première partie et d'un imaginaire propre à l'histoire de l'occupation de l'espace landais où la multiplication d'habitats temporaires permet de marquer l'emprise de l'homme sur un territoire peu anthropisé (Ribéreau-Gayon, 2000 c).

Le paradoxe de la cabane

Les publicistes qui exploitent l'image des cabanes jouent habilement de ces deux niveaux, le global et le local, suivant le public auquel ils s'adressent en se référant surtout au mode de vie dans les cabanes alors que les architectes cabanistes s'attachent plutôt à leurs caractères formels.

Depuis son ouverture en 1995 le centre commercial des rives d'Arcins, dans la banlieue de Bordeaux, axe sa politique de communication exclusivement sur les *pontons* voisins du centre (voir illustration n°3). À sa suite, nombre de grandes surfaces se sont engouffrées dans le créneau cabane qui entre facilement en résonance tant avec la sensibilité écologique contemporaine qu'avec l'imaginaire local¹⁸. Les slogans ou concepts associés à l'image des cabanes reprennent les marqueurs analysés



Illustration n°3 – Montage de deux publicités du Centre commercial d'Arcins. En photo ou schématisé dans le logo, le *ponton* se substitue aux images du centre. Le message est explicite : on ne va pas faire ses courses dans un monumental centre commercial, on va à la pêche à la ligne sur la Garonne. (Avec l'autorisation de la Direction du Centre commercial d'Arcins)

¹⁸ Malgré sa popularité, je n'ai pas noté de présence aussi insistante du cabanon dans la publicité marseillaise.

(voir tableau n°2) : relation étroite à la nature sauvage, éloignement du monde civilisé, vie à l'intérieur/extérieur, auto construction, bricolage, jouissance dans le présent, gastronomie, circuits courts de production et de consommation (Voir illustration C couleur). On note que, dans les publicités nationales, les mêmes cabanes sont associées à la santé alors que celle-ci n'est jamais explicite dans les publicités régionales.

Tableau n°2 : Quelques exemples d'usages publicitaires ou allégoriques des cabanes¹⁹.

		Image publicitaire	Slogan et/ou concepts associés
Publicités en Gironde			
Centre commercial Arcins CARREFOUR	Depuis 1995	<i>Ponton</i>	“Prenez la vie côté Garonne”
CENTRE LECLERC	1997	Cabanes <i>tchanquées</i>	“Le goût de l'été”
INTER MARCHÉ	1997	Cabanes <i>tchanquées</i>	“Surprenante Aquitaine” ; “Aquitaine, on ne la dévore pas que des yeux” ; “Le Sud-Ouest : un paradis de caractère”
ECOMARCHÉ	1997	Cabanes ostréicoles	“Saveurs, couleurs de notre Aquitaine”
LEROY MERLIN	1998	<i>Ponton</i>	“Les idées prennent vie près de chez vous”
DÉCOR AQUITAINE	1999	Cabanes <i>tchanquées</i>	“Tout pour la décoration intérieure”.
CONSEIL GÉNÉRAL	1997	Cabanes <i>tchanquées</i>	“Ici vous êtes ailleurs” ; “Un monde à part”
Ville de Lège-Cap Ferret. Manifestation artistique	1999	Pas de cabane mais un phare	“L'été <i>tchanqué</i> ”. Grands espaces libres.
Ville d'Arcachon	depuis 1997	Cabane ostréicole	Rond point. Identité locale.
Ville de Gujan Mestras	Depuis 1993	Cabanes ostréicoles	“Fête des bateaux traditionnels et des cabanes” Tradition, patrimoine
Fédération des chasseurs. Salon de chasse	1991	Cabanes <i>tchanquées</i>	“La chasse, une tradition immémoriale”
Fédération des chasseurs Supplément publicitaire dans <i>Sud Ouest</i>	1997	Cabanes <i>tchanquées</i> <i>Tonas</i> de chasse	Migrateurs, chasseurs meilleurs protecteurs de la nature
C.P.N.T ²⁰ Aquitaine. Plaquette électorale	1989	Palombière	Tradition, identité régionale/ Europe, convivialité masculine, gestion de la nature.
Publicités nationales			
SIGNAL	1998/99	Cabanes <i>tchanquées</i>	Fraîcheur naturelle, pureté, santé
DIANTALVIC antalgique	1998	<i>Ponton</i>	“C'est tellement plus beau quand on n'a pas mal” ; “Le réveil de la vie”

¹⁹ Ce tableau n'a aucune prétention d'exhaustivité.

²⁰ C.P.N.T : Chasse, pêche, nature et traditions. Parti créé en 1989.

Remarquons que les publicités locales n'utilisent que les cabanes considérées comme telles (et donc pas les chais de vignes) et encore en fonction, jamais ni *parc* ni cabane de résinier : l'efficacité du message repose sur la vitalité du patrimoine, son actualité, alors que les touristes sont plus sensibles au côté pittoresque, passéiste, des cabanes, aspect exploité dans les publicités touristiques du Conseil Général ou des communes du littoral.

À travers les cabanes, les grandes surfaces présentent une image fictive d'indépendance à l'égard des monopoles et de liberté de choix pour le consommateur propre à exorciser les grandes peurs alimentaires contemporaines. En abritant le monumental centre commercial d'Arcins derrière le fragile et minuscule *ponton* l'objectif du responsable de la communication était explicite sur ce point : "Le gigantisme du centre peut faire peur, les gens aiment que ce soit grand, ils apprécient mais il faut pas leur faire peur." (voir illustration n°3)²¹ Le ressort de l'analogie aménagée entre la cabane et le supermarché est que dans les deux on trouve "tout", à la différence que le "tout" de la cabane se veut essentiel et minimaliste alors que celui des supermarchés est opulent et ostentatoire : "Aujourd'hui, de même que le blue-jean du travailleur américain a été récupéré par la civilisation des loisirs, la cabane est happée par la publicité, le milliardaire en quête de sensations." (Boyer, 1993 : 9) Architectes et supermarchés expriment donc, chacun à leur manière le paradoxe de la société de consommation : alors que le luxe est abordable pour beaucoup, le bien le plus désirable serait une modeste cabane...

Le tableau n°2 montre encore que seuls les chasseurs utilisent pour leur publicité les cabanes strictement destinées à la chasse alors que les enseignes commerciales les évitent soigneusement à cause des polémiques sur la chasse qui risqueraient de leur aliéner la clientèle des touristes. Pourtant, la chasse est bel et bien présente, mais implicitement, dans la majorité de ces publicités, au travers surtout des cabanes *tchanquées* qui disposent d'une image unanimement positive et sont très largement exploitées. Il s'agit de deux – et seulement deux – cabanes sur pilotis (*thanks* : échasses des bergers ou des résiniers, pilotis) situées sur l'Île aux Oiseaux dans le Bassin d'Arcachon. La première, construite pour surveiller le bétail sauvage de l'Île, daterait de 1711 ; l'autre, destinée à la surveillance des parcs ostréicoles, a été construite en 1950. Mais, de tout temps, elles ont été de hauts lieux de pêche et de chasse aux migrateurs. De sorte que, ainsi plantées sur leurs "échasses" – comme on dit – entre le ciel et l'eau, elles évoquent tant le pastoralisme et le gemmage disparus que la chasse et offrent un condensé de l'histoire de la région. Leur ascension médiatique est telle

²¹ La fréquente association enfant/cabane dans les publicités répond à ce souci en faisant signe aux souvenirs d'enfance, aux désirs de régression, à l'innocence "naturelle" de l'enfant.

²² Elles inspirent de plus en plus les architectes de la côte landaise et on trouve désormais des résidences secondaires *tchanquées* à quelque 200 kilomètres d'Arcachon et à l'intérieur des terres.

depuis le début des années quatre-vingt – qui voient disparaître le gemmage et s’amorcer le mouvement identitaire qui aboutit à la création de *Chasse, pêche, nature et tradition* en 1989 – qu’il n’existe guère de publication sur la région, même scientifique, où il n’y ait une photo des cabanes *tchanquées*²². Le consensus publicitaire autour de ces cabanes s’explique par le fait que, suivant la connaissance qu’on a de la région, elles peuvent être vues comme un simple patrimoine pittoresque ou incarner la revendication identitaire canalisée à leur profit par les chasseurs. Ainsi, en 1991, l’affiche annonçant un salon de chasse reprenait une vieille carte postale, dûment timbrée, montrant un groupe de chasseurs postés sur une cabane *tchanquée*. L’ensemble signifiait automatiquement “tradition” pour l’habitant de la région (Voir illustration n°4).



Illustration n°4 – Couverture d’une revue de chasse. Les cabanes *tchanquées* dans un vol d’oiseaux migrateurs, deux symboles de la tradition cynégétique landaise, servent de support aux revendications identitaires menacées par les directives de Bruxelles. (Photo Jérôme Allou, F.D.C 33)

Par conséquent, l'architecture et la publicité – nouvelle ressource pour l'ethnologue du contemporain ? – rendent visible ce que la recherche ethnologique met plus laborieusement, mais en profondeur, au jour, à savoir que le caractère hybride de la cabane (à la fois marginalisante et socialisante) favorise son utilisation, apparemment paradoxale, par les administrations, les interprètes des courants esthétiques, les porte-parole politiques et les hérauts de la société de consommation. Le cas des cabanes *tchanquées* met en évidence que les cabanes sont des objets publicitaires qui fonctionnent bien parce qu'elles sont le point de convergence d'un faisceau d'intentions dans lequel sont prises les interprétations et les modulations contemporaines des valeurs traditionnelles attachées aux cabanes.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDEBERT II T., 1994 [1re éd. 1907], *La chasse à la palombe dans le Bazadais*, Saint Palais, Jacques Luquet.
- BACHELARD G., 1981 [1re éd. 1957], *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.
- BIDART P. et COLLOMB G., 1984, *L'architecture rurale française – Pays aquitains*, Paris, Berger-Levrault éditeur.
- BOYER J., 1976, "Documents inédits sur la construction de cabanes en Camargue aux XVIIe et XVIIIe siècles", *Ethnologie Française*, VI, 2 : 131-142.
- BOYER M.-F., 1993, *Le génie des cabanes*, Paris, Thames and Hudson.
- BROMBERGER C. et DUFOUR A.-H., 1982, "Pourquoi braconner ? Jeux interdits en Basse-Provence", *Études rurales*, 87-88 : 357-404.
- CHIVA I. et DUBOST F., 1990, "L'architecture sans architectes : une esthétique involontaire ?", *Études Rurales*, 117 : 9-38.
- DESCOSSEY M. et JACQUELIN C., 1993, *Ethnophotographie en Languedoc-Roussillon*, Carnets de la DRAC Languedoc-Roussillon.
- DUFOUR A.-H., 1988, "Le rire des chasseurs : quelques exemples provençaux", *Le Monde alpin et rhodanien*, 3-4e trim. : 95-108.
- DUPUY F., 1996, *Le Pin de la discorde – Les rapports de métayage dans la Grande Lande-*, Paris, MSH.
- GEERTZ C., 1986 [1^{re} éd. 1983], *Savoir local, savoir global – Les lieux du savoir*, Paris, PUF.
- GONTIER C., 1991, *Le cabanon marseillais*, Marseille, CERFISE.
- LEGUE-DUPONT P., 1992, "Stratégie autour de la cabane : la transmission successorale des ostréiculteurs", *Ethnologie française*, t.22, 4 : 421-430.
- PICON B., 1991, "Chasse, pêche, cueillette : un même objet support d'attitudes et de pratiques sociales différenciées", *Sociétés Contemporaines*, 8 : 87-100.
- RIBEREAU-GAYON M.-D., 2000 a, *Sauvage patrimoine*, in M. Rautenberg, A. Micoud, L. Bérard, P. Marchenay (éds), *Campagnes de tous nos désirs*, Ethnologie de la France, MSH, 16 : 171-185.
- RIBEREAU-GAYON M.-D., 2000 b, *Temps, territoire (s) et médias dans la constitution ancienne et contemporaine de l'identité – L'exemple des Landes de Gascogne* in T. Dekker, J. Helsloot, CWijers (eds), *Roots and rituals – the construction of ethnic identities*, Amsterdam, Het Spinhuis : 163-174.

RIBEREAU-GAYON M.-D., 2000 c, "Chemins et regards croisés dans les Landes de Gascogne, du XVIII^e siècle à nos jours", *Migrations, marges et métiers, Le Monde alpin et Rhodanien* : 175-196.

RIBEREAU-GAYON M.-D., 2001, *Chasseurs de traditions – l'imaginaire contemporain des Landes de Gascogne*, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 390 p.

THOREAU H.D., 1995 [1^{re} éd.1854], *Walden*, Hertfordshire, Wordsworth American Library.

TRAIMOND B., 1982, *La sociabilité rurale landaise , histoire et structure XVIII-XXe siècle*, thèse de 3e cycle, EHESS

VINCENT O., 1987, "Chasse et rituel", *Terrain*, 8 : 63-70.

Marie-Dominique RIBÉREAU-GAYON

Prenez la vie côté cabane ! L'imaginaire de la cabane et ses utilisations architecturales et publicitaires dans le Sud-Ouest



Illustration A : Cette affiche, apposée sur une cabane d'ostréiculteur et réalisée par le syndicat des ostréiculteurs proteste à la fois contre les normes européennes imposées aux cabanes et contre les tentatives de main-mise de certaines municipalités qui souhaitent récupérer des cabanes pour un tourisme de luxe



Illustration B : Frontière entre intérieur et extérieur : un palomaire à l'affût passe la tête par l'ouverture du toit de sa palombière. Il a bricolé un siège pivotant afin que ses déplacements soient les plus souples possible pour ne pas effaroucher les palombes



Illustration C : Campagne publicitaire évoquant la gastronomie du Sud-Ouest au travers des cabanes *tchanquées*.

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

L'homme et le Lac, 1995

Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996

Villes du Sud et environnement, 1997

L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998

L'homme et la forêt tropicale, 1999

Cet ouvrage trouve son origine dans les XI^e journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine qui se sont déroulées les 25, 26 et 27 novembre 1999 à Perpignan. Elles ont été organisées avec la collaboration des organismes suivants :

- Direction de l'Environnement de la ville de Perpignan
- Équipe DESMID (Dynamiques Écologiques et Sociales en Milieu Deltaïque, CNRS-Université de la Méditerranée, Arles)
- IDEMEC (Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative, CNRS-Université de Provence, Aix-en-Provence)
- Laboratoire Population Environnement, Université de Provence, Marseille

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

Case 71, Université Victor-Segalen/Bordeaux 2

146, rue Léo Saignat

33076 Bordeaux Cedex, France

Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.

Ces journées et l'édition de l'ouvrage ont bénéficié du soutien financier de la Ville de Perpignan, de la DRAC Languedoc-Roussillon et du Conseil Régional PACA.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

ISBN 2-9516778-1-2

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

**CABANES, CABANONS
ET
CAMPEMENTS**

**Formes sociales et rapports à la
nature en habitat temporaire**

Éditeurs scientifiques

Bernard Brun, Annie-Hélène Dufour, Bernard Picon,
Marie-Dominique Ribéreau-Gayon

Travaux de
la Société
d'Ecologie
Humaine



2000

Contributions photographiques

p.15	B.Brun
p.34	S.Sauzade
p.71 à 88	M-D Ribéreau-Gayon
p.89 à 108	J-P Loubes
p.123 à 132	Y.Brugière
p.133 à 144	C.Meynet
p.215 à 230	L.Nicolas
p.231 à 242	C.Claeys-Mekdade
p.257 à 268	Musée des Arts et Traditions Populaires de Moyenne Provence, Draguignan M.Heller, G.Roucaute, Inventaire Général Collection C.E.M.
p.269 à 284	J-M.Marconot
p.303	B.Chérubini
p.337	G.Lestage

Les noms des auteurs des photographies couleur apparaissent dans les cahiers séparés :

après page 160 : M.Hladik, M-D. Ribéreau-Gayon, E.Dounias

après page 192 : H.Pagezy, Y.Poncet

après page 256 : A-H.Dufour, L.Nicolas, A.Acovitsióti

après page 320 : A.Dervieux

Photographie couverture (D.Baudot Laksine) : cabanon à Opio

Photographie quatrième de couverture (E.Dounias) : Hutte-grenier tikar en cours de construction à proximité d'un champ de maïs. Les 2 niveaux de la hutte sont bien visibles : lieu de résidence à l'entresol, grenier au second niveau. Cette construction perdure plusieurs années.